

ARTHUR de BUSSIÈRES

LES BENGALIS

poèmes épars recueillis

par

CASIMIR HÉBERT

PRESIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DU CANADA.



EDITIONS EDOUARD GARAND
1423 1425 1427, rue Ste-Elisabeth
MONTREAL
1931

LES BENGALIS

Droits réservés, Canada

ARTHUR de BUSSIERES

LES BENGALIS

poèmes épars recueillis

par

CASIMIR HÉBERT

PRESIDENT DE LA SOCIETE DE LINGUISTIQUE
DU CANADA.



EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-1425-1427, rue Ste-Élisabeth

MONTREAL

1931

UN MOT AU LECTEUR

Je sais fort peu de choses du poète dont j'entreprends de livrer au public l'oeuvre éparse. Je ne l'ai jamais vu et peut-être ne m'a-t-il jamais rencontré.

Tout de même, les vers d'Arthur de Bussières m'avaient attiré, tandis que je poursuivais ceux de Lenoir-Rolland, comme dignes de figurer dans la collection de nos poètes, à titre de document pour servir à l'histoire littéraire du Canada français.

C'est un échantillon de poésie exotique et métallique.

Une notice littéraire sur Arthur de Bussières a paru dans le numéro 136 du Passe-Temps à la date du 9 juin 1900. On y affirme qu'il a beaucoup voyagé dans l'Amérique du Sud et qu'il y a connu la splendeur des savanes et l'immensité des océans, et que ce contact avec les régions tropicales lui a permis de traduire son rêve en des chansons chaudes et vibrantes.

Il naquit le 21 janvier 1877, à Montréal, et reçut

une éducation élémentaire. Il se nommait Arthur Bussièrès. Il se lia avec Nelligan, Ernest Martel, Charles Gill, L.-J. Paradis, Gaston de Montigny, la bohème littéraire de 1898. Il collabora aux Soirées du Château de Ramezay en 1900, comme membre de l'École littéraire de Montréal. Il était peintre en bâtiments et vivait en bohème, dans une pauvreté voisine de la misère. M. Belair, du Passe-Temps qui écoulait les vers de Bussièrès dans sa revue, raconte qu'un jour qu'il était en train de prendre son dîner au « Chat-Noir », Bussièrès, Martel et un autre se présentèrent au journal, comme envoyés par Belair, et réclamèrent à la fille du bureau « le violon du propriétaire » avec des détails si précis que celle-ci, sans hésitation, leur livra l'instrument. Belair ne revit jamais son crin-crin, et il ne leur en parla jamais non plus. Les collaborateurs s'étaient payé une consommation en mettant l'instrument au mont-de-piété.

Après avoir collaboré au Passe-Temps, aux Débats, à l'Avenir, à la Revue Populaire, il mourut le 10 mai 1913 à l'âge de 35 ans, sans que sa mort fût remarquée.

Le Passe-Temps publia la note suivante :

FEU ARTHUR DE BUSSIERES

« Arthur de Bussièrès est mort, samedi, le 10 courant, après quelques jours de maladie.

« Pour le plus grand nombre, ce pauvre de Bussièrès, qui n'avait que 35 ans, et était célibataire, n'était qu'un inconnu. En effet, le métier de peintre d'enseignes, tout honorable qu'il soit, conduit assez rarement son homme à la notoriété, à moins que l'on fasse autre chose.

« Or, Arthur de Bussièrès faisait autre chose.

« Il faisait des vers et de forts jolis vers où l'émotion était peut-être rare, mais d'une ciselure impeccable et d'une grande recherche de vocabulaire, à la manière de M. José Maria de Hérédia.

« Il y a du reste quelque quinze ou seize ans, ou un peu plus, de Bussièrès était un membre assidu de l'École littéraire, et on le voyait rivaliser en rimes riches avec Nelligan et les autres aux bonnes soirées de la bohème disparue, chez Jean Charbonneau, chez Louvigny de Montigny, chez Germain Beaulieu.

« Mais les années de jeunesse passent vite, et l'enthousiasme pour le rêve et la misère tombe forcément quand il faut songer à se caler quelque chose sous la dent.

« Et de Bussièrès devint peintre d'enseignes.

« Il rêva toujours, mais rima moins. Pourtant, de temps à autre, l'inspiration le prenait et il publiait timidement quelque sonnet ou autre pièce dans le *Passé-Temps*, qui se souvenait de lui.

« Il laisse, paraît-il, un volume de vers inédits. Des amis s'occuperont peut-être de les sauver de l'oubli.

« En attendant, paix aux cendres du poète mort. »

C'est ce voeu du Passe-Temps que je veux réaliser. J'ai copié toutes les pièces de ce recueil de ma propre main, excepté quelques-unes qui m'ont été fournies par E.-Z. Massicotte, qui lui-même avait conçu le projet de recueillir l'oeuvre de Bussières. Les sources où j'ai puisé sont indiquées. Il est une pièce que je regrette de ne pas avoir: c'est celle intitulée *Canopus*, que Gill déclarait être son chef-d'oeuvre et qu'il me récita plusieurs fois. La dernière fois, c'était dans le vestibule de la bibliothèque Saint-Sulpice. Je voulus l'écrire sous sa dictée, mais Gill, avec emphase: « Je ne voudrais pas trahir mon ami, je crois pouvoir en retrouver la copie chez moi. » Et quinze jours plus tard, Gill était mort emportant son secret.

Lirons-nous jamais *Canopus*? Je le souhaite vivement pour le poète Bussières.

Cette édition renferme neuf pièces inédites que je dois à l'obligeance de sa soeur affectionnée, Madame Wilfrid Massie, de Montréal.

Le cahier qui les contenait avait pour titre « *Les Bengalis* ».

CASIMIR HEBERT.

Président de la Société de Linguistique du Canada.

Montréal, 15 avril 1931.

Préface

Qui, parmi ses contemporains, a pu oublier Arthur de Bussières, le poète de maints sonnets exotiques que M. Casimir Hébert a eu la patience de réunir après de fructueuses recherches qui lui ont pris plusieurs années?

Arthur de Bussières portait avec fierté un nom qui nous semblait surgir de quelque illustre blason de France. Il l'arborait, si l'on peut dire, avec orgueil malgré sa loque de mendiant, car il était pauvre, d'une pauvreté légendaire, un pauvre honteux du métier qu'il exerçait, — il était peintre en bâtiments, — sorte de Gringoire doublé d'un César de Bazan.

De tous les souvenirs qu'il me plaît d'exhumer, je me rappelle certains soirs rigoureux d'hiver où le sol craquait sous les pas.

Bussières arrivait au Château de Ramezay, lieu de réunion de l'École littéraire à ses débuts. Sans paletot, coiffé d'une casquette indigente, sans gants, le col emmitouflé d'un misérable foulard, chaussé de pantoufles légères retenues par de frêles cordons, tel il nous apparaissait, une cigarette à la

commissure des lèvres où passait par instant un sourire énigmatique.

Son visage, d'une étrange régularité, exsangue, retenait immédiatement l'attention par la noblesse qui s'en dégagait. Ses yeux, qui fixaient rarement son interlocuteur, étaient pâles et tristes. Sa bouche mince ne prononçait d'habitude que des paroles monosyllabiques et son geste était rare. Il avait le masque de Beudelaire qu'il aimait passionnément, mais à qui il préférait José-Maria de Hérédia, son maître de toujours.

L'exotisme du poète des trophées hantait son imagination comme celle du conquistador qui se creuse l'esprit à la recherche de quelque pays lointain, penché sur sa caravelle de rêve.

Il allait à la conquête de rimes sonores et choisies. Les mets lui semblaient venir de continents mystérieux, car il n'ambitionnait rien moins que les mots à effets, le verbalisme rare et évocateur d'orientaux fictifs :

*C'est un temple de pierre aux structures énormes
Dont les contours pesants estompent l'horizon;
Granits, marbres en blocs, pylônes à foison,
Flanqués d'ombres. Autour, des chênes ou des ormes.*

(KITA-NO-TANDJI.)

Rien ne le passionnait donc plus qu'un jardin nippon au décor féerique, qu'une forêt indienne, pays impossibles à atteindre, fleurs étranges, temples bouddhistes aux colonnades multicolores :

toute la gamme des porphyres, des marbres aux nuances infinies, des béryls, des pierres précieuses enchassées dans des chatons de songe, tout un monde enfin, un monde situé quelque part, un monde sans nom, fantastique et innommable où ce n'est plus la pensée qui agit, mais les couleurs, les sons, les apparences qui mettent tout au premier plan, sorte d'opération par laquelle l'imagination concrétise les choses de la nature. De sorte que sa conception de la Beauté se passe de sentimentalité. Il est sans attendrissement visible et ne se complet qu'en ses rêves extérieurs. Pas de passion inutile aussi dans ces vers dont la structure est toute de miroitement comme un prisme dont les couleurs se décomposent au jeu de la lumière.

Relisez les uns après les autres ces sonnets d'où est absente toute véritable pensée profonde. Ils évoquent des visions extérieures, simplement, comme si les mots se suffisaient par eux-mêmes, et vous vous rendez compte de ce que des disciples de Hérédia ont pu tirer d'un art où la forme domine en souveraine dans toute la splendeur de sa mystérieuse attirance.

JEAN CHARBONNEAU.

*Extrait de « En marge des Souvenirs »,
(en préparation.)*

Vieux monastère

Par delà les pans noirs des cimes dentelées,
Grimaçant au ravin, bravant le désarroi,
Sombre, silencieux, cadavre plein d'effroi,
Il dresse dans la nuit ses tours démantelées.

Sous la brise qui hurle aux créneaux du beffroi,
Vibrent les flancs ombreux des salles écroulées,
Et l'écho se réveille au profond des allées [froid.
En traînant vers les cieux comme un glas rauque et

Jadis, un voyageur en ces climats arides
Contemplait éperdu le colosse et les rides
De son grand front blanchi comme un pâle ossement.

Et l'on dit qu'il a vu, sous les piliers antiques,
Passer dans les horreurs de l'épouvantement
La blanche vision des morts cénobitiques.

Mars 1897.

(*Monde Illustré*, p. 35)

La lionne au crépuscule

Elle vient de quitter les ombres des massifs
Où rit près des nopals la source purpurine,
Pour diriger son pas vers la grève marine
Qu'elle contemple au loin de ses yeux expressifs.

Elle arrive... Un flot jase aux pieds des blancs récifs
Et la fraîcheur des mers qui gonfle sa poitrine
Fait palpiter son coeur et frémir sa narine ;
Cependant qu'au ciel bleu sont des aigles pensifs.

Et l'autre, par delà les sables roux des côtes
Dore le fond vermeil des atmosphères hautes,
Et ses reflets sanglants tordent l'éther rougi,

Mais dressant tout à coup ses formes musculaires
L'animal étonné, vers le soleil rugit. . .
Sublime adieu du fauve aux feux crépusculaires.

(*Monde Illustré*, p. 101.)

Juin 1897.

Khirma la Turquie

Des aromes subtils nagent en pleins vergers,
Tout autour des bosquets fleuris des promenades
Où le kokila dit ses folles sérénades
Au dahlia qui croît entre les orangers.

Et sur les gazons doux comme des satinades,
Ceinte d'un voile pourpre aux plis fins et légers,
Khirma s'endort au sein des rêves mensongers,
Près du yali désert flanqué de colonnades.

Sa lourde tresse blonde ondule sur le sol
A la vague des mers en sa forme pareille;
Et la fière indolente au vent du soir sommeille

Sous le palétuvier qui s'ouvre en parasol,
Et la clarté qui fuit, éperdument vermeille,
Mêle des reflets d'or aux blancheurs de son col.

Juin 1897.

(*Le Monde Ill.* 1897 et *Soirées du C. de R.* p 351.)

Soirée allemande

Le silence endormeur pèse dans l'air serein,
Sur la tranquillité des pics aux sommets roses ;
Et l'absence de chants ou joyeux ou moroses
Attriste les flots bleus du Danube et du Rhin.

Bientôt le crépuscule issu d'un noir écriu
S'en vient mettre de l'ombre au front pâle des roses.
Et là-bas le couchant qui pleure sur les choses
Change en voile de deuil son voile purpurin.

Par delà les grands monts aux crêtes inconnues
La lune mollement verse du fond des mers
Les images du songe et les tristes sommeils,

Et contemple sous elle, en scènes fantastiques,
Parmi vos reflets d'or, ô nocturnes soleils !
La sauvage beauté des plaines germaniques.

31 juillet 1897.

(*Le Monde Ill. et Soirées du C. de R.*, p. 350.)

Kita-no-tendji

A Joseph Mélançon.

C'est un temple de pierre aux structures énormes,
Dont les contours pesants estompent l'horizon ;
Granits, marbres en blocs, pylônes à foison,
Flanqués d'ombres. Autour, des cèdres ou des ormes.

Au sein de l'éclatante et vaste floraison
Des chrysanthèmes d'or aux sépales difformes,
Triste, ainsi que des dieux aux immobiles formes,
Un vieux bronze accroupi murmure une oraison.

Kita-no-tendji dort. Ni les voix de l'enceinte,
Ni les bruits éternels de Kioto la sainte
Ne vont troubler la paix de son divin sommeil.

Mais les temps l'ont penché vers l'abrupte colline;
Il chancelle, pareil au vieillard qui décline
Sous les grands rayons roux de l'hivernal soleil. . .

Août 1897.

(*Monde Illustré et Soirées du C. de R.*, p. 347.)

(*Alliance Nationale* 1897, vol. III, p. 29.)

Le retour du voyageur

A Jean Charbonneau.

Il était revenu las de ses longs voyages,
Des climats du Zaïr, de l'Indus et du Rhin,
N'apportant au foyer, modeste pèlerin,
Que des cheveux blanchis par le souffle des âges.

Or, au vallon natal, le ciel pourpre et serein
Mûrissait sur les prés de nouveaux pâturages,
Où le soir écoutait, tranquille, sur les plages
Dans l'ombre et la fraîcheur, l'hymne du flot marin.

Cependant le vieillard n'avait plus son sourire;
Son âme retournait, voyageuse en délire,
Aux antiques pays, cause de son grand deuil!

Et ses fils avaient vu, ne sachant point comprendre,
Un soir que ses remords venaient de le reprendre,
Une larme d'ennui rouler dans son pâle oeil.

Montréal, 1897.

(*Alliance Nat.* vol. III, No 8, août 1897, p. 99.)

Ruines

Dressant ses murs noircis à la face des cieux,
Plein d'ombres et de deuil, au flanc de la ravine,
Vastes débris, frappés par la foudre divine,
Un vieux temple abattu dormait, silencieux.

Dans ses voûtes, jadis s'inclinaient vos aïeux...
Mais à présent repaire où l'effroi prédomine,
Vitreaux brisés, portail désert, triste ruine:
Les siècles ont passé d'un vol insoucieux.

O spectacle effrayant!... Murailles fantastiques!...
Quand la première fois sous vos sacrés portiques,
Seul, j'errais, ricanant en mon impiété,

Je vis, brillant encore au milieu des décombres,
Une image du Christ aux yeux profonds et sombres,
Et je demeurai là, muet, épouvanté.

Septembre 1897.

Réminiscence

A Henry Desjardins.

La nuit qui rêve sur la terre
Donne d'étranges voluptés,
Pendant que ses blêmes clartés
Grouillent dans l'éternel mystère.

Or, lourd, errant et solitaire,
Vers le sol morne et sans beautés,
Un souffle aux froides duretés
Gémit dans la vallée austère.

Ce n'est plus la nuit d'autrefois !
L'automne effeuille les grands bois,
L'ouragan pleure entre les branches ;

Et sur la plaine aux tons défunts,
Ivres de leurs derniers parfums,
Agonisent des roses blanches.

Octobre 1897.

Lunaire

A Jean-Baptiste Bénard.

L'oeil grand ouvert de l'ombre, orné de cils d'argent,
Jette ses feux d'opale au sein de la vallée
Qui sommeille et flamboie à la nuit étoilée,
Comme un phosphore blond de la houle émergeant.

Et sa grâce rayonne en la voûte emperlée,
Radiieuse parmi les hauts cirrus nageant,
Et les jets refroidis de son halo changeant
Nimbent les nénuphars sur la vague troublée.

Lune très blanche, espoir de mes songes lassés,
Toi, le flambeau veillant des soleils trépassés,
Astre, nocturne fleur au jardin symbolique,

Quand vient sourire en moi la volupté des soirs,
O veille dans mon cœur, douce, mélancolique,
Comme un parfum qui dort au fond des encensoirs.

12 septembre 1897.

(*Monde Illustré*, 406-1897, 23 octobre.)

Journée d'automne

Le vent qui grince, au fond des bois mornes et
[chauves,
Comme des gonds rouillés sous d'énormes vantaux,
Traîne lugubrement, le long des végétaux,
Le pâle tourbillon des feuilles aux tons fauves.

Dans le lointain, cachant la pente des coteaux,
Dorment vieux troncs, rameaux, ponts croulants et
[guimauves;
Et le merle fuyant vers les horizons mauves,
Jette ses cris plaintifs aux vents orientaux.

Dans les sillons, plus rien, rien sur la plaine nue;
L'âme ressent en elle une crainte inconnue,
Quand le frimas blanchit le sol dur et glacé.

Et l'homme, frissonnant en sa triste demeure,
Voit le ciel automnal ouvrir son flanc blessé
Au soleil, souriant à la terre qui pleure.

(*Monde Ill.* novembre 1897, p. 484.)

(*Les Débats*, 29 avril 1900, No 22.)

(*Soirées du Château de Ramezay*, p. 353.)

Soirée japonaise

A Louvigny de Montigny.

Dans le ciel jaune d'ocre, un jour frais se cramponne
En pâlisant l'éclat du céleste portail,
Et la cité vermeille où trône l'éventail
S'enivre au chant flûté de la brise nipponne.

Aussi, le djin fougeux, remplaçant du bétail,
Abrité de son casque où le gland se pomponne,
Traîne dans le galop d'une allure friponne,
L'ironique beauté d'un être épouvantail.

Ses petits yeux arqués ont des reflets fantasques,
Et sur le rouge habit dont le vent rit aux basques,
S'étaient vaguement quelques cycas frileux.

Et le soleil mordant les routes enflammées,
Plonge ses rayons d'or par delà les monts bleus
Dans l'éternel éclat de rire des mousmées.

(*Le Passe-Temps*, 27 novembre 1897, page 363.)

Comparaison

Ainsi, quand le doigt de l'aurore
Dévoile le sein nu des fleurs,
Pétales aux fraîches couleurs
Qu'un chaud rayon de soleil dore,

Colibris et merles siffleurs,
Désertent la plage sonore,
Et vont, pour revenir encore,
Y boire la rosée en pleurs.

Ainsi, dans ton coeur, ô mignonne,
Source où l'amour toujours frissonne,
Je bois sans pouvoir l'épuiser,

Et plein d'une amoureuse flamme,
Radieux, je berce mon âme
Dans l'ivresse de ton baiser.

(*Le Passe-Temps*, 11 déc. 1897, p. 379.)

(*Soirées du Château de Ramezay*, p. 349.)

Simple promenade

D'après un tableau.

Sous le ciel empourpré de son pays natal,
Belle en son fin sourire, et de pose charmante,
Elle allait vers les prés où l'iris et la menthe
Mariaient leur fraîcheur aux parfums du santal.

Sur sa gorge brûlait la perle ou le métal,
En des feux aussi doux que sa grande âme aimante;
Et les rayons mordants de son regard d'amante
Se perdaient dans l'azur du vague oriental.

Mais la brise rieuse épanchait dans ses tresses
Le souffle parfumé de ses chaudes caresses
Et tordait les duvets de son rose éventail;

Puis, lasse de marcher, la *blanche demoiselle*,
Dans le soir qui dorait les marbres du portail,
Sentit battre son cœur et pénétra chez elle.

Montréal, 9 mars 1897.

(*Le Monde Illustré*, et *Soirée du C. de R.*, p. 348.)

Soirée castillane

Vagues comme un reflet très doux des porcelaines,
De lumineux éclats d'astres demi-voilés
Caressent doucement sous les cieus constellés
L'immobile verdure des pâles marjolaines.

Aussi, dans le silence, on entend vers les blés
Le grand vol alourdi des nocturnes phalènes,
Pendant qu'au loin, la voix des belles madrilènes
Résonne sur la route aux sables grivelés.

Un franc toréador, rêvant de ses parades,
Sourit en son parterre orné de balustrades
Où l'onagre fleurit près des alcarazas;

Et la brise du soir, harpiste éolienne,
Eveillant des parfums le long des mimosas,
Vibre dans les sons d'or d'une tyrolienne.

(*Soirée du C. de R.*, p. 352.)

(*Alliance Nationale* 1897, page 29.)

Requiescat in pace

En mémoire d'Alfred Desloges.

Sommeille dans la paix sous la froideur des choses,
Dans un mystère d'ombre ou dans les voluptés,
Puisque vivant encore dans nos coeurs attristés,
Ton nom s'éveille au bruit de nos apothéoses.

Repose sans remords dans la nuit du linceul,
La nuit traînant au loin les intangibles voiles
Qui masquent à nos yeux, par devers les étoiles,
La plage où tu vivras délectablement seul.

Sommeille dans la paix sous la douleur des saules,
Car leur tige est légère et leur deuil éternel;
Sommeille dans l'amour tranquille et solennel,
Toi dont le faix de vivre a brisé les épaules!

Le rêve de ta vie est un espoir défunt
Que nous voulons ravir à ta demeure noire,
Pour que l'on sente au jour de tristesse ou de gloire,
Ton âme autour de nous planer comme un parfum.

(*Le Passe-Temps*, 25 déc. 1897, p. 396, No 71.)
(En collaboration avec Henry Desjardins.)

Harpe

Frêle et tendre langueur dont le rythme agonise
Souffle d'amour chantant sur les divers parvis
Langoureuse et plaintive incessamment tu vis
Comme les chœurs du ciel où ta voix s'éternise.

Tu fais revivre en nous par tes baisers ravis
L'instant voluptueux que le cœur a donné
Et la nature toute adore et divinise
Les charmes frémissants à ta gloire asservis.

Harpe, ô sublime extase, ivresses symboliques,
Tu berces les ennuis des soirs mélancoliques
Dont la torpeur en moi semble s'évanouir :

Car, plus doux que la flûte ou que les pentacordes
Ton chant glorieux vibre et vient s'épanouir
Dans mon âme qui pleure aux frissons de tes cordes !

(*Le Monde Illustré*, 1900, 6 jan.)

(*Le Passe-Temps*, 1897, No 68, sept.)

Prière ultime

Muse, console-moi pendant que sur la route
Où l'on va tristement sans espoir de retour,
Je fuis, épouvanté, la mort, sombre vautour
Dont le vol effrayant poursuit l'être en déroute;

Jusqu'à ce que, plus tard, je succombe à mon tour
A l'effroi des combats que me livre le Doute,
Laisant au sol, où mon sang tombe, goutte à goutte,
Le cadavre d'un coeur et des ronces autour.

Mais quand je dormirai dans l'horreur des ténèbres,
Quand le souffle d'automne aux plaintes
[funèbres
Glacera les débris de mon corps sans linceul,

Souviens-toi que, jadis, tu te plus à descendre
Vers celui qui t'aimait plus que sa vie; et seul,
Que ton luth pleure au vent qui roulera ma cendre.

(*Le Monde Illustré*, 1901, 26 oct.)

Aubade latine

Parmi les cieux d'agate aux douceurs argentines,
Où l'aube resplendit comme un vaste rosier,
Des myrtes à l'iris jasant à plein gosier
Les francs oiselets bleus des aubades latines.

Et près des étangs verts bercés des sonatines
Que la brise du jour module entre l'osier,
Le soleil au vol d'or, divin paradisière,
Charme les yeux brunis des nymphes florentines.

La ramille se berce aux caprices du vent;
Et le pâtre distrait, sur l'herbe, comme avant,
Foule dans le sentier des roses solitaires,

Et la source chantonne à l'ombre de l'ormeau;
Et l'heure mêle au feu de ses brillants mystères,
Les notes de l'aurore aux sons du chalumeau.

(*Le Passe-Temps*, 19 mars 1898, p. 50.)

(*L'Avenir*, No 3, 1900.)

Vers l'amour

A Mlle J...

S'il faut que je vous dise, ô ma belle amoureuse,
Quelques petits vers amoureux,
Sans doute je suis prêt, mais avant tout, je veux
Tenter la route aventureuse.

Il m'y faudra marcher sans y perdre mon coeur,
Jetant à tous les vents mon heur et mon délire
Et faisant raisonner les cordes de ma lyre, [queur.
Comme un appel de gloire ou comme un chant vain-

La route aventureuse . . . ô la route des roses
Où la splendeur des nuits fait oublier le jour !
La route où l'on se pâme en la douceur des choses ;
Où l'on aime la vie, où l'on aime l'amour !

O la route où l'on rêve à celle que l'on adore !
Route des matins bleus, route des soirs vermeils ;
Route où les chants d'oiseaux montent vers les soleils,
Comme un écho divin de flûte ou de mandore . . .

La voilà cette route où je voudrais passer,
Pour y laisser ma vie en y laissant mes larmes :
Car je sais que nos pas ne sauraient s'y laisser
Puisqu'elle nous conduit à l'espoir de vos charmes.

Mais pour cela, ma chère, il faut que vous m'aimiez :
La pente est moins aride alors qu'à deux l'on s'aime ;
Et si pour moissonner il faut vraiment qu'on sème,
Je ne sais pas d'aveux plus doux que ces premiers.

Je n'eus qu'à m'éblouir des feux de vos prunelles
Dont les regards ardents parlent avec émoi,
Pour éveiller ma chair et pour sentir en moi
Passer comme un frisson des choses éternelles.

O, c'est qu'ils sont si bleus ces deux morceaux de ciel !
C'est qu'ils flambent si bien tel un reflet des grèves !
Si bleus, ... bleus d'espérance, étranges bleus de rêves
Que leur doux paradis me semble artificiel.

Je n'eus qu'à regarder les fleurs de votre bouche,
Et comparer ces fleurs à nos fleurs d'ici-bas
Pour apprendre que si quelque baiser les touche
Il faut se recueillir et palpiter tout bas . . .

Car rien n'est plus sublime en nous qu'un peu d'i-
C'est la mère du monde et de la volupté; [vresse :
Sans elle, voyez-vous, aucun souffle n'opresse
Le front de la pudeur, le front de la beauté.

Allons je veux me taire et garder dans mon âme
Le secret dévoilé de votre amour vainqueur :
Je ne chanterai plus d'aimer une autre femme,
Car j'ai brisé ma lyre en vous donnant mon cœur...

Le Passe-Temps, 1 oct. 1898, p. 274.

Automne

A mon ami, Charles Gill.

Oh! les funèbres chants que nous gémit l'automne!
Oh! la triste piété des estivals sanglots!
Automne: froid rayon, bruit des vents, choc des flots,
Fuites d'oiseaux zébrant les fonds du ciel atone!

Oh! toute la sombreur des soirs endoloris [chauves,
Ombrageant les grands pins qui branlent des fronts
Et sur le sol crispé l'amas des feuilles fauves,
Symbole de nos coeurs, de nos chairs, de nos cris!

Automne !... Pleurs et deuils... N'éveillons pas la
[tombe.
Donnez, nature, et vous, marchez vos pas tremblants
Et toi, silence... et toi, vieillard aux cheveux blancs,
Va mêler ta poussière au brin d'herbe qui tombe.

Partez, humains, allez enclore vos néants
Sous l'immobilité qui pour toujours vous garde,
Vils troupeaux confiés à l'immortelle garde
De l'Ombre et de la Mort, ces deux lutteurs géants.

Partez, il n'est plus de feuilles dans les arbres
Ni de fleurs dans les prés, ni d'oiseaux dans les bois :
Ce n'est plus le printemps, ce n'est plus l'autrefois,
Et les fronts sont roidis, comme le froid des marbres.

Pleurs et deuils !... Oh ! partez pour l'éternelle nuit
Qui, de ses doigts plombés, clora votre paupière
Et vous endormira sous votre croix de pierre
Avec tout ce qui passe, avec tout ce qui fuit !

Adieu! . . . Le vent dira votre glas monotone,
Nos douleurs planeront sur nos spectres glacés!
Dors, nature! Dormez aussi bons trépassés . . .
Oh! le funèbre adieu que leur clâme l'automne! . . .

(*Les Débats*, déc. 1899.)

(*La Revue Populaire*, No 47.)

Adoration

A Mme L...

Je sais que les pleurs sont les fleurs de l'âme,
Fleurs dont le secret fleurit dans les yeux.
Je voudrais pour vous d'autres fleurs, madame,
Si les astres sont les pleurs des cieux.

Je sais qu'un sourire est la fleur de joie
Qui va de la bouche au jardin des coeurs.
Je voudrais pour vous des lèvres de soie
Si vos lèvres d'or des miennes sont soeurs.

Je sais que l'amour est la fleur d'ivresse,
Fleur de toute ivresse et des jours bénis.
Je rêve, pour vous, madame, sans cesse
Au sublime amour des coeurs infinis.

(*Le Monde Illustré*, 1899, p. 212.)

(Voir *Credo d'amour*, page suivante.)

Credo d'amour

Je crois que les pleurs sont les fleurs de l'âme,
Fleurs dont le secret fleurit dans les yeux.
Je voudrais pour vous d'autres fleurs, madame
Si les astres d'or sont les pleurs des cieus.

Je crois qu'un sourire est la fleur de joie
Qui va de la bouche au jardin des coeurs;
Je voudrais pour vous des lèvres de soie
Si vos lèvres d'or des miennes sont soeurs.

Je crois que l'amour est la fleur d'ivresse
Fleur de toute ivresse et de jours bénis ;
Je rêve pour vous, madame, sans cesse,
Au sublime amour des coeurs infinis.

(*Les Débats*, 24 déc. 1899.)

Puisque

Puisque l'heure s'en va comme les feuilles mortes,
Et que l'espoir en nous luit ses derniers flambeaux ;
Puisque les vents d'hiver flétrissent à nos portes
Et la fleur du soleil et la fleur des tombeaux ;

Puisque les jours d'ivresse en trop vives cohortes
Passent sur nos fronts nus comme un oeil de corbeaux
Et puisque tu nous prends, ô terre qui nous portes,
Notre coeur, deuil par deuil et lambeaux par
[lambeaux.

Femme, muse, aimons-nous... vous et vos ambrosies,
Ayons des rêves doux comme vos fantaisies,
Sous les pourpres éclats de vos yeux embrasés!

Et lors, ne soyez-vous que grisette ou marquise,
Que plein de son amour mon coeur soit la banquise
Qui fondra sous les feux ardents de vos baisers...

(*Le Monde Illustré*, 16 déc. 1899,)

Météore

Regarde: Il passe, blême, effrayant, gigantesque,
En rayant l'infini de son reflet géant,
Pour se plonger bientôt dans le gouffre béant
Du vide, aux sifflements de la sphère dantesque.

Vers l'horizon sans borne où se tait le néant,
Son éphémère éclat qui déjà tombe presque,
Semble, au fond de la nuit, titanique arabesque,
Un lourd vaisseau qui sombre au fond de l'océan.

Comme ce météore, ô vénérables races,
Sous l'éternité de l'âge, hydre aux gueules voraces,
Vous mourez en hurlant vos rêves indomptés !

Cependant, l'Être passe en balafrant les ombres,
Mais son âme reflète auprès de ses clartés,
L'irrévocable horreur des immensités sombres.

(*Le Passe-Temps*, 1899, No 123.)

Coeurs humains

O coeurs, coeurs des amours, ô coeurs des agonies
Faits des mêmes clartés, pris aux mêmes tourments ;
Coeurs des bourreaux, coeurs des martyrs, coeurs
[des amants,
Qui chantez vos fiertés dans l'air des gémonies ;

O vous tous les grands coeurs sublimes, ô génies,
Nimbés des rayons d'or venus des firmaments,
Pauvres coeurs qui pleurez aux longs délaissements
De vos rêves et de vos lyres infinies ;

Qu'êtes-vous?... La nuit monte et vous vous apaisez
Pleins du dernier regard, pleins des derniers baisers,
Pleins de ta brusque étreinte, ô temps qui dénature.

Et toujours, vous passez comme le vent des airs,
En donnant votre gloire ou votre pourriture
A l'immortelle faim des vers rongeurs de chairs.

(*Le Monde Ill.* 5 mai, 1900.)

(*Le Passe-Temps*, 23 déc. 1899, No 124.)

A Jose Maria de Hérédia

Tu chantas Cléopâtre et les trirèmes blanches,
Les minarets du Caire et le conquistador:
Ton bras olympien conquiert la toison d'or
Aux rives où les fruits criblent le vert des branches.

Tu chantas les combats de l'aigle et du condor,
Les plaines de Stamboul, la turque aux rondes
[hanches
Et ta lyre, pleurant ses vibrations franches,
Nous dit les soirs de Chine et le Toréador.

Plus tard, tu frissonnas aux brises parfumées;
Tu souris à la voix sonore des almées,
Sous les cieus rayonnants de l'Inde ou du Brésil;

Tu nous chantas l'amour et ses iconostases,
Et c'est pourquoi tu vis en le terrestre exil
En parfumant ta gloire aux fleurs de nos extases...

(*Les Débats*, janvier 1900.)

Dégoût de vivre

Puisqu'il nous faut atteindre où le destin nous mène,
Le cœur pourpre du sang sacré de nos douleurs,
Consumons notre vie aride dans les pleurs
Et rejetons l'espoir si l'espérance est vaine.

Avec ses passions aux cris ensorceleurs
L'humanité n'est plus qu'un énergumène,
Et le seul front courbé sur la nature humaine
Est le vieux front de l'Ombre impassible, ô malheurs !

Si toujours sous nos pas nous foulons ce qu'on aime
Pourquoi gémir quand vient à nous le spectre blême?
Pourquoi pleurer quand l'Heure arrive? Pauvres
[fous!...

Nous regrettons un corps que veilleront les saules;
Mais n'était-ce donc rien que de vivre à genoux
Sous le fardeau des croix que portent nos épaules?...

(*Le Passe-Temps*, 28 avril 1900, No 133.)

Soirée orientale

Belles, sous leur camail, ainsi que des houris,
Se cabrent dans la danse une troupe d'almées,
Et le refrain passant sur leurs lèvres charmées
Semble un chant d'oiselets dans les vergers fleuris.

Et les relents du soir aux parfums d'ambre gris
Caressent mollement leurs tresses embaumées:
Leurs lourds colliers d'albâtre ont des grâces
[gammées
Et des frissons de vague et des blancheurs de riz.

Là-bas, un caïdjir, au bruit de leur guitare,
Pendant que le soleil rougit et disparaît,
Dit une chanson turque à la houle tartare;

Et le golfe, suivant le grave minaret,
Réunit, aux sons doux de ses laines mousseuses,
La voix du vieux rameur à celles des danseuses.

(*Les Débats*, 3 juin 1900.)

Vieille noblesse

Le soir, seul au château, près de l'âtre enflammé,
Las d'errer par l'ennui de la haute terrasse,
Gaspard, seigneur baron issu de vieille race,
Rêve, étendu dans son fauteuil accoutumé.

Il ne lui reste rien de l'autrefois aimé ;
Les âges, sur son chef ont imprimé leur trace
Et, marquant aujourd'hui sa tristesse vorace,
L'espoir le mord au coeur mais son coeur est fermé.

Ah! comme il a vécu cette jeunesse ardente!
Comme il avait appris dans sa course pédante
A prodiguer son âme insensible au remord!...

Mais il saura trembler au grand jour de la crainte,
Quand il comparera dans tes bras maigres, Mort,
L'ardeur de ses premiers baisers à ton étreinte.

(*Le Passe-Temps*, 9 juin 1900.)

Désolation

Avec ton Fils, Seigneur, héroïque trouvère,
Marchant pour expirer au sombre Golgotha,
Je mêle, sur la route où Son pied s'incrusta,
L'amertume de vivre aux sanglots du calvaire.

Pourtant mon coeur est jeune et mon rêve chanta
Comme un vin frémissant dans le cristal d'un verre.
Et je m'en vais au jour obstinément sévère
Ivre, par les sentiers que l'Homme-Dieu monta.

Or, hier, j'allai seul dans le desert Cénacle
Et ployant les genoux devant le Tabernacle
Ou vous offrez au monde et la Chair et le Sang.

Dans le grand Vase d'or où les âmes vont boire
J'aurais voulu plonger mon être agonisant :
Mais Jésus-Christ pleurait au fond du Saint Ciboire

(Franges d'Autel, 1900.)

Malédiction

Que tous les vents de ta colère
Grondent sur leur iniquité,
Au Soleil de ta majesté
Qui les épargne et les éclaire...

Que leur ignoble humanité
Soit l'aigle qu'on abat dans l'aire:
Leur âme est une mer polaire:
N'y cherche rien, ô Trinité...

Comme des bêtes qu'on égorge,
Qu'ils aient des râles dans la gorge
Et des chaînes chez Tes maudits,

O Dieu vengeur, ô Dieu sévère,
Puisqu'ils ont ricané tandis
Qu'on clouait ton christ au Calvaire.

(*Franges d'Autel*, 1900.)

Chant de Noël

J'adore ta venue, enfant, frère des mondes,
Oeuvre de votre amour, ô Père, ô Saint Esprit!
Sublime Agneau, victime et sauveur, Jésus-Christ,
Dont le front doit bleuir à nos douleurs profondes.

Je t'adore, ô Promis de toute éternité,
Je t'adore en mes cris, je t'adore en ma joie;
D'une âme que le feu de ses désirs rougeoie
Je t'adore en mon rêve et mon humanité.

Je t'adore! . . . Car j'ai compris ton beau sourire:
Sur ta lèvre divine où ses plis sont posés
Comme en un grand miroir, bouche et traits con-
Le Prodigé inouï du Calvaire se mire . . . [vulsés

O divin Rédempteur! Flambeau des paradis
Que la chair et la vie agitent devant l'Être;
O Sauveur! Apprends-moi ce que je dois connaître
Pour dompter la chimère et ses envols maudits.

Car je veux, avec Toi, grandir dans l'humble
[enceinte;
Comme Toi, je veux mettre à mon front le roseau,
Je veux m'agenouiller auprès de ton berceau,
Pour expirer plus tard aux pieds de la Croix Sainte.

(*Le Monde Illustré*, 1900.)

(*Petit Messager du T. S. S.*)

(*Franges d'Autel* 1900.)

(*Le Passe-Temps*, 1912 No 463.)

(*L'alliance Nationale*, 1906, p. 181.)

Le vieux de Mortagne

Il allait par le monde, il allait par la vie
Foulant tous les sentiers, marquant tous les chemins,
En offrant au premier venu ses pauvres mains
Et l'on sentait pleurer son âme inassouvie.

Mais dans l'heure de Dieu sa voie était gravie;
Sous les spectres râteurs de ses tant noirs demains
Il passait maintenant parmi les jours humains
Inconnu de l'amour, inconnu de l'envie.

Son nom ! Hélas ! son nom ne vous apprendrait rien,
On le connaît dans le village, le vaurien,
Le fanatique fou, l'idiot de Mortagne...

Mais son coeur était las de ces railleurs maudits :
Il est mort, l'autre soir, au pied de la Montagne...
Monsieur le curé croit qu'il est en paradis.

(*L'Avenir*, 9 déc. 1900.)

Icebergs

Glaciers, monstres géants, pics que le froid dentelle
Et qui donnez, tordus aux polaires clartés,
Sur vous les feux du jour avec l'astre emportés
Semblent des lambeaux roux au front blanc d'une
[stèle.

Cependant, vieux captifs, dans la houle immortelle
Où se crispent roidis, vos flancs diamantés,
Vous bercez aux moiteurs de vos tons argentés
Le morse aux crocs d'ivoire et la glauque étincelle.

Et même que toujours impassibles et nus
Vous cabrez sous les cieux vos créneaux inconnus
Flamboyant dans l'éther comme l'acier des lances,

A vos sommets hardis, ô tranquilles écueils,
Vous portez gravement, sur la nuit des silences
La rigidité morne et sombre des cercueils...

(*Le Monde Illustré* 595, 12 janvier 1901.)

Autrefois

Lorsque j'étais enfant, mon âme solitaire
Aimait le songe vague auprès des églantiers, [tiers,
Où mes pas lents fouillaient, au tournant des sen-
Les herbes et les fleurs que me faisait la terre.

Et je cherchais toujours, rêvant des jours entiers
Le front enseveli dans quelque grand mystère,
Pendant que s'éveillaient sous ma prunelle austère
Des nids pourprés à l'aube où, merles, vous chantiez.

Et quand les feux du ciel aux voûtes triomphales
Ainsi qu'un sable d'or, roulant sur les rafales,
Tourbillonnaient grands dans l'orbe éblouissant ;

Ne sachant même pas les temps et leurs désastres,
De la scène ébloui, poète adolescent, [astres...
J'accoutumais mon cœur au flamboiement des

(*Le Passé-Temps*, 19 janvier 1901.)

Vers pour elle

Telle la nymphe d'or des saxes et des sèvres
Que l'art a vu surgir sous les pinceaux d'Haf-Ni
Je vous ai peinte en moi, dans un rêve infini
Fait du ton de vos yeux et du nard de vos lèvres.

Parmi d'ardentes fleurs d'aurores et d'amours
J'ai conçu votre front dans une apothéose
Où, seul, Pan souffle encore en son luth au bois rose,
Car j'ai mis à vos pieds la Lyre des pastours.

Je vous ai peinte en moi pour être ma lumière:
Je veux que votre nom soit la clarté première
Qui voile dans l'azur l'Etoile aux feux hardis...

Je veux que votre voix soit l'unique parole,
Et je ne saurai plus changer de paradis
Puisque d'un paradis j'aurai fait mon idole...

(*Le Passe-Temps*, 1901.)

Rêves

J'ai rêvé pour vous des paroles douces
Comme vos baisers, Zéphyr encenseurs,
J'ai rêvé pour vous des fleurs et des mousses
Pleines de parfums, pleines de douceurs.

J'ai rêvé pour vous d'un aveu bien tendre
Aux charmes pourprés des soirs langoureux,
Bien pur et bien doux lorsqu'on sait l'entendre,
Un soupir de l'âme, un soupir des cieux.

J'ai rêvé d'espoirs, d'amours et de rêves
Rêve, amour, espoir tout était pour vous ;
J'ai mis à vos pieds des lyres sans trêves,
Et pour vous mon cœur s'est mis à genoux.

Et pourtant, je doute au fond de moi-même !
Que votre regard vienne m'animer :
Car je ne sais plus lorsque je vous aime
Si je dois souffrir ou bien vous aimer . . .

(*Le Monde Illustré*, 6 avril 1901.)

Agar et Ismaël

Elle va, les pieds nus, sur le sable brûlant,
Cheveux au vent, superbe et sans faiblesse aucune,
Mais son grand cœur gonflé d'amour et de rancune
Tressaille sous la gourde attachée à son flancs.

Ismaël dort. La fièvre agite son sein blanc ;
La main d'Agar ne soutient plus sa tête brune :
Il la voit fuir, ainsi qu'un mutin fuit la lune,
Dans son rêve . . . Il a peur ; il s'éveille, appelant.

Elle est là, devant lui, haletante, livide,
Montrant par terre, du doigt, sa cruche toujours vide
Et fouillant du regard terrains et margouillis;

C'est qu'elle n'entend pas parmi les ombres calmes,
Murmurer en rythmant d'étranges gazouillis,
Une source d'eau claire où se mirent des palmes.

(*Le Monde Illustré*, 13 avril 1901.)

Choses étranges

Lasse du bal ouvert au choeur des violons,
Quand la polka se pâme aux sons prestes des trilles,
Blondinette, le front muet contre les grilles,
Rêve au cavalier bleu des intimes salons.

Dans le parc, alentour des grands bassins oblongs
Près du tertre, ô Vénus, où dans l'ombre tu brilles
Sganarelle et Damès, sous la paix des charmilles
Mêlent leurs cheveux noirs avec des cheveux blonds.

Là-bas, béatifié, maître Polichinelle
Baise angéliquement au front sa Pulcinelle
Et son bras ferme autour de sa taille est monté..

Et Dorante, demain, avec des airs de hampes
Vous dira qu'il a vu dans un décor hanté,
Des diables noirs, dansant, pourpres, au clair des
[lampes.

(*Le Passe-Temps*, 17 août 1901.)

Le rêve du Dayak

Dans ses longs voiles peints de verts et d'incarnats,
Songeant, tels des rêveurs en leur iconostase,
Un dayak du Passir, promène son extase
Sur les flots rutilants du blond Kalié-Nas.

Il n'entend plus vibrer, au chant des gitanas,
La grève où vit et rôde un parfum de scithase,
Ni les brios charmants du jour qui luit et jase,
Vers le haut faite aigü des graves quinquinas.

C'est qu'il voit dans les flots, sous lui, tout le Pactole
Et que sa coque lourde aux flancs masqués de tôle
Semble voguer sur l'or et les pourpres rubis.

Et sa prunelle où le désir met de vains drames,
Brillant comme l'acier de ses kandjars fourbis
Pleure sur l'onde claire aux cadences des rames.

(*Le Passe-Temps*, 26 oct. 1901.)

Pauvre chaumière

C'est là, dans cette gorge, entre les vieux coteaux,
Désolante et sinistre en sa décrépitude,
Que je la vis toujours, pleine de solitude,
Aux vents qui font grincer les fers de ses vantaux.

Sa démence palpite au front des végétaux,
Où les hiboux poudreux hululent d'habitude,
Et les feuilles des bois tordent leur multitude
Loin d'elle, sous l'âcreur des froids occidentaux.

Ah ! la pauvre chaumière, elle, est morte, silence...
Le vieil orme d'en bas vers elle se balance
Sentinelle éternelle en ces ombres de deuil.

Dieu des aurores, baisse un peu ta main hautaine,
Ecoute ces douleurs des ruines, noir cercueil,
Où, râle, en des sanglots tristes, l'heure lointaine...

Ne soit jamais...

ROMANCE

A Mlle L. G.

Ne soit jamais clos ton regard d'azur
Où veille l'éclat d'un azur sans trêve!
Ne soit jamais clos ton regard d'azur:
Rayonnant soleil, frisson de ciel pur
Parmi les langueurs d'une aube de rêve
Oh! ne clos jamais tes grands yeux d'azur!

Ne soit close, enfant, ta lèvre tant rose,
Si rose du sang de ton coeur si doux!
Ne soit close, enfant, ta lèvre tant rose:
N'est-elle la soeur de sa soeur, éclore
Aux baisers premiers du printemps jaloux?...
Oh! ne clos jamais ta lèvre si rose!

Au coeur qui, toujours, t'aimera d'amour,
Que close, jamais, ne soit ta jeune âme!
Au coeur, qui, toujours t'aimera d'amour
Apporte le tien, tu le dois un jour;
Sois lui ce bonheur que tout coeur réclame:
Et je veux t'aimer d'immortel amour.

23 nov. 1904.

(*Le Passe-Temps* 1913, No 474.)

L'éveil de Brahma

Toutes, ayant aux mains l'Amphore toujours lourde
Les Vierges de Missor, puisant au Lac Sacré,
Baignant avec amour, le socle vénéré
De l'Idole béatement muette et sourde.

Près des trépieds d'onyx où flambe la falourde,
Somptueux d'attendre et le geste inspiré,
Vénérable, un brahmane offre au maître adoré
Les fleurs de sa couronne et les vins de sa gourde...

Mais le coeur de Brahma n'a plus l'éveil serein;
Inertement rivé dans sa prison d'airain
Il couve des sanglots plein son rêve débile.

Il sommeille, tranquille en l'ombre, pour jamais,
Et ses jours glorieux se meurent, désormais,
Dans l'éternelle nuit de son être immobile.

(*La Revue Populaire*, août 1908.)

L'arbre mort

Dressant vers l'horizon sa haute et lourde masse,
Superbe comme un fils courroucé des titans,
Il dresse ses rameaux à travers les autans,
Dans le geste infernal d'un spectre qui grimace.

C'est l'arbre mort, le chêne oublié des printemps...
Il a vu bien des jours passer de cette place
Alors qu'il défiait, plein de force et d'audace,
De son chef orgueilleux le choc altier des temps.

Il est seul, ô misère! . . . Et, sous la lune froide,
Il dort, tout droit dans l'ombre, inaltérable et roide,
Débris sublime: phare en son obscurité.

Frères, sachez qu'un jour, parmi l'or blond des
Il a, sous le grand ciel où grandit sa fierté, [seigles,
Entre ses bras puissants d'alors, bercé des aigles.

Nov. 1910.

(*La Revue Populaire*, vol. III, No 11.)

Impression du soir

Quand de la griserie à la douceur du soir
Se mêle, et que la brise exhale sa caresse;
Lorsque l'on sent descendre en nous toute l'ivresse
Des choses, et qu'au bord du lac on vient s'asseoir;

Et quand des bois profonds comme d'un encensoir
Emanent des parfums d'extatique paresse,
Que l'on rêve en son cœur à sa seule maîtresse
Et que la lune luit au ciel, pâle ostensor;

Dites-moi si, vraiment, brise, parfums, percée,
Bois, lac bleu, mettent plus d'âmes à la pensée
Que la voix des pastours qui passent dans les loins,

Si l'on croit qu'à cette heure, immuable mystère,
S'unissent, dans la nuit qui plane sur les foins,
Les chants du pâtre aux chants qui montent de la
[terre?

(*La Revue Populaire*, août 1908.)

Le forgeron

Rouge, parmi les feux ardents des clairs de forge
Sous le tricot de laine où le noir bourgeron
Frappant le fer à bras tendus, le forgeron
Ahane dans l'ardeur qui vient brûler sa gorge.

L'enclume retentit, mystérieux clairon,
Dans l'usine qui vibre aux brises des champs d'orge
Et les métaux domptés croulent comme un salorge
Sous le heurt des marteaux qui tonnent sur leur front.

Frère, Tubalcaïn, que de gloire en ta force!
Mais, quand, les yeux rougis, cœur brûlant, fièvre
[au torse,
Tous les deux nous forgeons nos airains familiers,

Je songe, qu'oubliant un jour nos vains Sésames,
Nous nous reposerons de l'oeuvre aux ateliers
Du Forgeron divin qui nous forgea des âmes.

(*La Revue Populaire*, 4ème année, No 4, 1910.)

Messidor

Tel un émir du Caire au grand harem des fleurs,
Pompeusement drapé des festons et des mousses,
Juin s'avance et fleurit au choeur des brises douces
Et jette à large main son âme et ses couleurs.

L'azur s'est revêtu de furtives couleurs,
Les merles vont sifflant des files d'heures douces,
Et le ruisseau bleu qui vagit dans les mousses,
Parfume son espoir au cher relent des fleurs.

O prodige ! on entend passer l'âme des fleurs
En un soupir divin qui tremble sous les mousses
Et qui fait palpiter toutes leurs lèvres douces
Dans une éclosion nouvelle de couleurs.

Et pendant que tout flambe aux baisers des couleurs
Et que les muses font vibrer leurs lyres douces,
Messidor, vaguement, s'épanche sur les mousses
Tel un émir du Caire au grand harem des fleurs.

(*Le Passe-Temps*, 8 juillet 1911.)

L'horloge

Cependant qu'Elle veille aux vieux créneaux des
Douze coups cadencés partent en jetant l'heure [tours
En un râle d'airain dont la tristesse effleure
L'immensité béante où règnent les vautours. . .

Dans les hauts pins branlant leurs sinistres contours,
Le vieil hibou huluie au chat-huant qui pleure,
Et voici que, bientôt, lugubre, comme un leurre,
L'effroi nocturne passe aux sombres alentours. . .

Folle et mystique nuit dont s'inspire mon rêve,
Toi qui nais et finis aux lèvres des clartés,
Fais mon coeur sans amour ou mes amours sans
[trêves:

Mon âme se lamente en tes obscurités
Et tout se plaint en elle avec les chocs funèbres
De l'horloge sonnant des glas dans les ténèbres...

(*Le Passe-Temps*, 22 juillet 1911.)

Une Grecque

Elle a cette beauté des sybilles antiques :
L'éclat de son front pur se compare aux jasmins ;
Et sous la coiffe torse, ouvrage de ses mains,
Ondulent à plis lourds ses tresses magnifiques ;

Pareil aux rythmes bleus qui naissent des matins,
Son geste a la douceur des lyres extatiques ;
Son sourire est l'écho des bouches séraphiques
Et l'aurore à ses lèvres a donné ses carmins.

sa | èv̄e

O grecque ! ton prestige est grand comme ton âme...
Sans doute ils sont nombreux ceux dont le cœur
[s'enflamme
Aux mystiques attraits de ton grand oeil foncé.

Pour moi qui chante ainsi sur la frêle mandore,
Au chaste enivrement de ton nom prononcé,
Je ne t'ai jamais vue et pourtant je t'adore.

(*Le Passe-Temps*, 2 septembre 1911.)

Prière blanche

Ne permets jamais, mon Dieu, qu'en son âme
S'élève un amour autre que le mien.
Garde dans son coeur la divine flamme,
Et me fais un coeur comparable au sien.

Garde-moi toujours ses divins sourires
Et dans ta bonté fais que désormais,
Pour elle, en mes chants, l'amour ait des lyres
Qui n'ont pas chanté pour d'autres, jamais.

Et, lorsqu'au déclin de mon jour suprême,
Mon âme vers Toi prendra son essor,
Donne-moi, Seigneur, ultime poème,
Un dernier frisson pour l'aimer encor.

(*Le Passe-Temps.*)

Ce que je connais

MADRIGAL

Tout ce que je connais de vous?... Votre sourire,
Quelque peu votre nom, vos grâces, vos cheveux,...
J'ignore cependant le ciel pur de vos yeux,
Mais je crois que votre âme en leur miroir se mire.

Jamais je n'entendis murmurer votre voix...
Mais je crois qu'elle doit être tendre et bien douce :
Douce, comme un soupçon de brise, sur la mousse,
Et tendre comme un chant de source sous les bois.

Et jamais je ne sus les roseurs de vos lèvres,
Non plus si votre coeur, jadis, a pu chanter...
Mais je crois qu'on a dû, chère âme, palpiter
Quelquefois aux baisers de rêves pleins de fièvres.

Mais ce que je connais, le voici sans retour:
Je connais qu'à vos airs charmeurs, mon âme est
[prise;
Et, pauvre papillon qu'un lis inconnu grise,
Je vous connais assez pour vous aimer d'amour.

(*Le Passé-Temps*, No 478, 19 juillet 1913.)

Mer de Bretagne

Cependant qu'aux rochers de la côte bretonne
Se tord la vague lourde aux pesanteurs de plomb,
Le soleil ébloui darde ses traits d'aplomb
Sur les cailloux flambants que l'écume festonne.

Au loin, près des récifs, l'immense flot moutonne
Et traîne des éclats de sable rose ou blond
Et dans les profonds clairs où passe l'aquilon
Grondent les fortes voix de la mer qui détonne.

A la falaise, un vieux, de Brest ou de Quimper,
Majestueux et grave, ainsi qu'un duc et pair,
Songe, le front penché sous la coiffe celtique,

Et, l'oreille tendue, il écoute, effrayé,
Là-bas, vers le point nord, à l'horizon rayé,
L'éternelle rumeur de la houle atlantique.

(18 avril 1897. Inédit.)

Après la fête

Dans la sombre grand'salle aux splendides ogives,
Sous les vagues relents des fleurs du promenoir,
S'en vont, l'un après l'autre, au fond du vieux manoir
Mourir d'ultimes bruits de fête et de convives.

L'âtre est désert; la nuit, telle un vaste éteignoir,
S'abaisse longuement sur les falourdes vives,
Et d'étranges lueurs rôdent vers les solives
Avec des airs troublants de spectres dans le soir.

Aux piédestaux d'onyx les porphyres sont glabres;
Un lampion veille encor la mort des candélabres,
Et les aïeux sont froids dans leur buste d'argent.

Seul, à genoux, aux pieds de la Sainte ravie,
Le baron sent couler ses larmes, en songeant
Qu'une dernière fête est triste dans la vie...

(Inédit.)

Mortuae

Elle n'est plus . . . Son coeur, à l'ombre de la croix,
Repose inertement tranquille et l'humble pierre
Où grimpe en s'accrochant la tige du lierre
Est triste comme un cri des beaux jours d'autrefois.

Le songe est mort en elle, et sa gorge est sans voix ;
Son mystique regard rivé dans sa paupière
Ne me rappelle plus cette heure de prière
Dont parlait notre amour pour la dernière fois.

De l'ultime sommeil dors, ô ma bien-aimée:
Ton âme séraphique en sa fleur parfumée
Grandira dans l'ivresse immortelle des cieux!...

Et si le rêve alors n'a pas éteint ses cierges,
Mon ange, souviens-toi de ces espoirs pieux
Que nous aurons tous deux, plus tard parmi les
[Vierges.

(Inédit.)

Orpha, la Syrienne

Dans le boudoir exquis tendu de moire grise,
Belle, dans sa beauté de brune, mon Orpha
Repose mollement, comme on l'aime à Jaffa,
Sur l'ottomane longue où la pourpre s'irise.

Non loin d'elle, accoudé près du simple sofa,
J'admire son col pur ou sa lèvre cerise,
Ou sa hanche arrondie en sa jupe qui grise
Comme un parfum discret des prés de Mustapha.

Un sourire léger flotte au coin de sa bouche
Et son pied blanc chaussé de la verte babouche
S'agite mollement vers les tapis rosés.

Quelque songe pourtant la trouble, tout l'indique,
Car j'ai vu tout à coup comme un vol de baisers
Frémir sur les fraîcheurs de sa lèvre impudique.

(Inédit.)

L'insondable

Mondes, ô noirs chaos de nuits et de remords,
Abîmes, dont les fonds n'ont que des heurts
Eternels parias aveugles des ténèbres, [funèbres;
Qui roulez vos trépas vers des orbes sans bords;

Tourbillons des soleils, dieux des grands, cris des
[forts,
Vous, dont l'orgueil s'infiltré au sang de nos
[vertèbres,
Vous tous, Ombres, vous tous, Clartés, gouffres
[célèbres,
Sombrez dans la poussière impassible des morts.

L'aveugle destinée est l'éternel problème !
Penseur, que cherches-tu loin de notre front blême ?
Pourquoi fouiller en vain l'Insondable géant ?

Pourquoi ? répondrait donc l'universelle bouche,
Car déjà, vous passez, sarcastique et farouche,
Jetant notre poussière aux cendres du néant.

(Inédit. 5 janvier 1909.)

Sonnet de Méduline

Pendant que ton pied foule, aux chants flûtés des
Les pelouses rasant les grèves des bassins, [merles,
Des papillons légers en somptueux essaims,
S'ébattent vers la plaine où Flore met des perles...

A cette heure d'aurore, ô vague, tu déferles,
Et, mirant ta fraîcheur aux miroirs des buccins,
Tu mouilles de baisers les agrestes desseins
Que traînent sur leur front les chervis et les
[berles...

Mais qu'est cette nature auprès de ta beauté?
Rien ne pâlit l'éclat de ton oeil velouté
Rien n'égale ton coeur, Méduline, ô bergère,

Et rien ne se compare à ton charme discret
Que le premier aveu de ta lèvre étrangère,
Un soir qu'un vent d'amour passait sur la forêt.

(Inédit. Juillet 1908.)

Celle que j'aimais

I

Oh! qu'elle est sombre ma vie.
Hélas! dans mon triste coeur,
L'Espérance est endormie
Et je chante ma douleur!

II

Dans une étroite cellule,
Elle a renfermé ses jours.
Le triste amour qui me brûle
La suit dans ce noir séjour.

III

Pleurez-la, flots de la rive,
Flots qui ne la verrez plus.
Chantez sa candeur naïve
Et mes regrets superflus.

Refrain

Elle est disparue
Celle que j'aimais ;
Oh ! je l'ai perdue,
Perdue à jamais.

(Inédit.)

Mort d'une fleur

A ma cousine Blanche L. D...

Moi, je naquis charmante et belle,
A l'aurore d'un clair matin,
Seule, sur le bord du chemin...
C'était hier, je me rappelle.

Le jour penche vers son déclin,
Et sur moi l'ombre étend son aile...
Hélas! dans la nuit solennelle
Je vais mourir: c'est mon destin!

Comme vous, ô muse éphémère
Qui, dormant sous la froide terre,
Vivez dans l'immortalité,

Ainsi, je vivrai dans ma tombe :
Car je laisse à l'humanité,
Les parfums de mon front qui tombe . . .

Montréal, 1896.

(*Le Monde Illustré.*)

Glaces polaires

Septentrion! désert plein d'ombre, vastitudes,
Où sous les cieus brumeux, abîme de clameurs,
Les gigantesques pics cachent leurs fronts dormeurs
Comme vieillards honteux de leurs décrépitudes;

Monde où passent toujours d'éternelles rumeurs,
Plaintes, bruit des sanglots, râle des servitudes,
Par les vents arrachés au fond des solitudes
Où vous grognez, ours blancs, polaires écumeurs;

Pauvre sol!.. Bien souvent dans l'ivresse des rêves,
Mon âme infortunée, errante, sur tes grèves
Cherche un instant l'oubli, tombeau des coeurs
[navrés...]

Et, tandis qu'elle pleure et que le frimas tombe,
Elle écoute, au lointain, tel un glas d'outre-tombe,
Le sourd bourdonnement des flots hyperborés.

(*Le Monde Illustré.*)

Océanus

L'océan des clameurs aux flots impérissables,
 Dont le baiser polit le faite ardu des rocs,
 Se redresse ou s'écrase en de suprêmes choes
 Et fait peur aux lions qui rôdent sur les sables.

De ses grèves, l'on voit, comme de larges soes,
 Bordant de lourds sillons des champs infranchis-
 [sables,
 La nef errante, au fort des vents tordant les cables
 Qui meuglent dans la nuit telles des voix d'aurochs.

(Cætera desunt)

N. B. Toute personne qui lira quelque part une poésie de Bussièrès non publiée ici, est priée d'en faire tenir copie à Monsieur Casimir Hébert, 4445 rue St-Hubert, Montréal.

TABLE DES MATIERES

	Pages
Un mot au lecteur, par CASIMIR HEBERT.....	7
Préface, par JEAN CHARBONNEAU.....	11

LES BENGALIS

Vieux monastère.....	15
La lionne au crépuscule.....	17
Khirma, la Turque.....	19
Soirée allemande.....	21
Kita-no-tendji	23
Le retour du voyageur.....	25
Ruines	27
Réminiscence	29
Lunaire	31
Journée d'automne.....	33
Soirée japonaise.....	35
Comparaison	37
Simple promenade.....	39
Soirée castillane.....	41
Requiescat in pace.....	43
Harpe	45
Prière ultime.....	47
Aubade latine.....	49
Vers l'amour	51

TABLE DES MATIERES

	Pages
Automne	54
Adoration	57
Credo d'amour.....	59
Puisque	61
Météore	63
Cocurs humains.....	65
A José Maria de Hérédia.....	67
Dégoût de vivre.....	69
Soirée orientale.....	71
Vieille noblesse.....	73
Désolation	75
Malédiction	77
Chant de Noël.....	79
Le vieux de Mortagne.....	81
Icebergs	83
Autrefois	85
Vers pour elle.....	87
Rêves	89
Agar et Ismaël.....	91
Choses étranges.....	93
Le rêve du Dayak.....	95
Pauvre chaumière.....	97
Ne soit jamais. . .	99
L'Eveil de Brahma.....	101
L'arbre mort.....	103
Impression du soir.....	105
Le forgeron.....	107
Messidor	109
L'horloge	111
Une grecque.....	113

	Pages
Prière blanche.....	115
Ce que je connais.....	117
Mer de Bretagne.....	119
Après la fête.....	121
Mortuæ	123
Orpha, la Syrienne.....	125
L'insondable	127
Sonnet de Méduline.....	129
Celle que j'aimais.....	131
Mort d'une fleur.....	133
Glaces polaires.....	135
Oceanus	137

